LA

MORT DE JEANNOT

LES FRAIS DU CULTE

AVEC QUATRE DESSINS

DE

GUSTAVE COURBET

EXPOSITION DE GAND DE 1868

Prix : 1 franc

BRUXELLES
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
RUE ROYALE, 3, IMPASSE DU PARC
MÊME MAISON A LEIPZIG ET A LIVOURNE

—

1868



La mort de Jeannot.

LA

MORT DE JEANNOT

LES FRAIS DU CULTE

AVEC QUATRE DESSINS

DE

Gustave COURBET

EXPOSITION DE GAND DE 1868



BRUXELLES
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
RUE ROYALE, 3, IMPASSE DU PARC
MÊME MAISON A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1868

LA MORT DE JEANNOT

LES FRAIS DU CULTE

I

On était en 1814, les alliés assiégeaient X... Pour se débarrasser de leurs blessés, ils les envoyaient dans toutes les localités voisines. L'hôpital d'Aubin contenait un grand nombre de ces étrangers. Ils étaient soignés, non seulement par les sœurs hospitalières, mais bien encore par les demoiselles de la ville et beaucoup de jeunes filles du peuple, qui cherchaient dans ce respectable asile un refuge contre les brutalités de l'ennemi.

Parmi les blessés qui se trouvaient à l'hôpital d'Aubin, un certain Waltzer se faisait surtout remarquer par la distinction de ses manières et l'élégance de sa tournure.

C'était un chirurgien d'un régiment hongrois,

haut de six pieds, dont les traits réguliers exprimaient l'intelligence et la douceur. Comme presque tous les officiers allemands, il avait reçu une excellente éducation.

Waltzer était cruellement blessé, un coup de feu lui avait fait perdre la vue.

Dès le premier instant de son séjour à l'hôpital, il fut remarqué par une jeune fille du peuple nommée Jeannette, qui s'attacha bientôt à lui et devint en quelque sorte son ange tutélaire.

Touché de la tendre sollicitude de cette jeune fille, le Hongrois lui en témoigna éloquemment sa reconnaissance, et lorsque les alliés quittèrent le sol français, il prêta l'oreille aux conseils de Jeannette, qui l'engageait à laisser partir ses compatriotes et à se fixer à Aubin.

— Je suis aveugle, se dit-il, et par conséquent esclave de tous les gens qui m'environnent; ma véritable patrie est là où je trouve un cœur assez généreux pour me protéger.

En matière de spéculation, Jeannette avait les idées fort étroites. Elle proposa naïvement à Waltzer de vendre de la mort aux rats, des allumettes, de l'amadou et quelques menues merceries aux bons habitants de la ville et de la banlieue d'Aubin.

La pauvre fille avait probablement économisé le capital nécessaire à l'exploitation de cette infime industrie sur le produit de ses gages de servante, dont le chiffre s'élevait alors à la somme de *trente francs* par an.

Cette proposition semi-grotesque provoqua d'abord l'hilarité du Hongrois; mais comme il n'avait pas d'autre ressource, il finit néanmoins par l'accepter.

Quelques jours après cette bizarre association, les habitants d'Aubin furent fort étonnés de voir les rues de la ville sillonnées par ces nouveaux industriels.

Waltzer était serré dans une longue redingote grise, ornée de manches à revers et de boutons en cuivre portant le numéro de son régiment. Deux pattes de drap, fixées sur les flancs, marquaient sa taille. Son gilet de drap noir avait une double garniture de boutons, plus petits, mais semblables à ceux de la redingote.

Il portait une culotte en velours noir, des bas de soie de même couleur, retenus par des jarretières à boucles d'argent, et il était chaussé d'escarpins à larges oreilles, ornés de boucles perlées également en argent.

Ce singulier personnage s'abritait sous l'un de ces gigantesques chapeaux, — idoles des bourgmestres badois, — appelés vulgairement chapeaux *brancards*, dont l'aile droite menace de poignarder le ciel, tandis que l'aile gauche semble destinée à protéger la terre contre les averses.

D'une main Waltzer portait une canne, et de l'autre, il tenait un grand râteau incliné sur son épaule. Aux dents de ce râteau étaient alternativement suspendus des rats morts et de longs bouts de tresse de différentes couleurs qui se réunis-

saient dans la main tenant le manche de l'instrument.

Jeannette, ou mieux la Jeannette, portait en toute saison une robe de serge verte, à manches courtes, et un tablier de mérinos noir d'une coupe surannée. Sa main, qui par parenthèse ne manquait pas de finesse, était protégée par une mitaine de filoselle à jour, et sa chaussure consistait en une paire d'escarpins enjolivés de rosettes en ruban.

Dans sa robe, taillée à la vierge, venaient se perdre les bouts d'un fichu en mousseline blanche qui lui couvrait le cou et la poitrine.

Le bonnet de cette femme était de forme cauchoise. Il lui pressait le front sous une vingtaine de plis, puis descendait le long de ses tempes en ailes diaphanes et flottait jusque sur les épaules.

La Jeannette ne quittait jamais son petit manteau à capuchon de forme espagnole, appelé domino.

Enfin, l'accessoire indispensable de l'amie du Hongrois était un panier en osier, garni d'étoffe à l'intérieur et autour de l'anse. A l'intérieur dans l'intérêt de sa marchandise, et autour de l'anse pour ménager la manche de sa robe.

Comme le nom de Waltzer était difficile à retenir, les enfants tournèrent l'obstacle en donnant le nom de la femme à son ami ; si bien qu'il arriva un jour où l'on ne désigna plus le Hongrois que par l'appellation de Jeannot.

Quoique très élémentaire, ce mariage de la main gauche réussit à merveille ; car les conjoints rap-



Jeannot, marchand de mort aux rats.

pelaient, par leur humeur égale, leur bonté et leur douceur envers les étrangers, l'idée que l'on se fait, peut-être bien à tort, des mœurs des patriarches bibliques.

Lorsque, au milieu de leurs pérégrinations, ils se trouvaient par hasard dans un endroit solitaire, Jeannot disait gravement à Jeannette, avec toute l'ampleur de sa voix de basse-taille :

— Jeannette, y a-t-il du monde?

— Non, Jeannot, je ne vois personne.

— Alors, embrasse-moi, Jeannette; nous ne sommes pas mariés, mais c'est tout comme.

Le long des rues, Jeannot criait :

— Tresse à vendre!... Mort aux rats!...

Jeannette donnait aussitôt la réplique d'une petite voix flûtée qui faisait le plus étrange contraste avec la basse profonde de son ami :

— A l'amadou... Aux allumettes... Almanachs nouveaux.

Ces deux personnages, d'aspect si pittoresque, parcouraient ainsi constamment les rues, égayant les habitants et vivant du produit de leur maigre commerce.

Bien maigre en effet, car leur recette journalière ne dépassait guère trente sous, sur lesquels ils avaient à peine sept sous de bénéfice.

Le soir venu, Jeannot et Jeannette rentraient dans leur habitation située au dessus du Seu, faubourg de la ville.

Cette habitation ne manquait pas non plus d'originalité. Elle se composait uniquement d'un sou-

terrain dont les matériaux avaient servi à la construction d'une maison sous laquelle il se trouvait.

On y arrivait en descendant les marches d'un escalier tout à fait élémentaire creusé dans le terrain.

L'ameublement de cet antre se composait d'un bahut de vieux chêne tombant de vétusté, de deux chaises à demi veuves de leur paille et d'un pot égueulé.

De distance en distance on avait planté des clous contre les parois de la caverne pour y suspendre les misérables hardes que Jeannot et Jeannette quittaient avant de se jeter sur leur grabat, je n'ose pas dire leur lit.

Ce meuble, si luxueux pour certains individus, consistait tout simplement en deux bottes de paille, sur lesquelles était placée une paillasse de toile à carreaux bleus contenant des feuilles de maïs. Une espèce de matelas, épais comme une galette comtoise, plein de *poussotte* d'avoine recouvrait le tout.

Les malheureux se cachaient sous une mante en lambeaux, augmentée pendant l'hiver de quelques chiffons et de leurs propres vêtements.

L'antre était éclairé par une lucarne de quatre carreaux percée au dessus de la porte.

Le nid de ces tendres tourtereaux n'augmentait sans doute pas la force de leur mutuelle affection ; mais il ne paraissait avoir en rien diminué la sentimentalité native du bon Hongrois.

Ce brave homme se souvenait toujours des prin-

cipes d'austère philosophie qu'il avait jadis puisés dans l'étude de la religion réformée, et il les appliquait suivant sa raison.

Comme son esprit flottait constamment dans des régions élevées, il ne paraissait pas trop souffrir des privations matérielles auxquelles il était assujetti.

II

Cette laborieuse existence durait depuis plus de trente ans déjà, lorsque Jeannot tomba subitement malade.

L'aveugle avait alors près de quatre-vingts ans ; quant à Jeannette, elle touchait à sa soixante-quinzième année.

On alla aussitôt chercher un médecin.

Le docteur M..., chargé par l'administration de l'hôpital de visiter les indigents, se rendit au domicile des pauvres gens au premier appel.

La maladie de Jeannot était fort grave, et elle ne tarda pas à empirer de telle façon que personne ne conserva de doute sur sa prochaine issue.

Alors les femmes du quartier, plus désireuses de gagner une âme au ciel que de la laisser végéter sur la terre dans des idées irréligieuses, allèrent prévenir le curé d'Aubin de ce qui se

passait, avant d'offrir leurs bons offices au malade.

Aux premiers mots, le prêtre dressa l'oreille et leva le nez comme un cheval de dragon respirant l'odeur de l'avoine fraîche.

Ce curé possédait une singulière manie, il s'arrogeait le droit exclusif d'assister les vieillards à leurs derniers moments.

Dans quel but?

A Aubin, les gens courageux le disaient tout haut, et les dévots de bon ou de mauvais aloi n'osaient les démentir.

Mais la tendance de ce citoyen tonsuré était tellement connue que son vicaire répétait à ce propos d'un ton ironique :

— Quand on parle d'un vieillard à l'article de la mort à mon curé, un coup de canon ne l'arrêterait pas.

Donc, en apprenant l'état critique dans lequel se trouvait le vieux Jeannot, le curé se coiffa de son bonnet conique, — couvre-chef imitant fort heureusement un gobelet d'escamoteur, — et son surplis ployé sur le bras, il se rendit de son propre chef auprès du moribond.

Sa face blême, légèrement colorée aux pommettes des joues, ses sourcils froncés et sa bouche tout à la fois narquoise et menaçante indiquaient bien un champion de l'école de Basile marchant bravement à la conquête de quelque argument de poids.

Au moment où il se présenta à la porte du mi-

sérable réduit des pauvres gens, Jeannette, assise au chevet du moribond, le visage caché dans les mains, pleurait à chaudes larmes.

A l'insu de l'aveugle, la bonne femme avait doucement placé auprès de sa paillasse un pot d'eau bénite, dans lequel trempait une branche de buis, un petit crucifix espagnol et un fragment de cierge.

La vue de ces marques extérieures de pratique religieuse redoubla l'ardeur du curé, et il apostropha les deux vieillards d'une façon terrible :

— Eh bien ! Jeannot ! s'écria-t-il le visage en feu et le geste menaçant, vous allez donc mourir et rendre compte à Dieu de votre existence!...

— Qui est là, Jeannette? demanda l'aveugle.

— C'est M. le curé qui vient pour vous confesser, Jeannot.

— Ah ! oui... Mais je ne l'ai pas appelé... Remerciez-le beaucoup, et dites-lui que je saurai bien mourir sans son secours.

A ces mots, la physionomie du prêtre prit une violente expression de colère, et il dit à Jeannette d'un ton presque féroce :

— Eh bien, malheureuse! vous voyez où mène l'inconduite... Vous avez scandalisé la société pendant toute votre vie, vous avez donné aux honnêtes gens de cette ville le déplorable exemple de la débauche et de la persévérance dans le mal; mais tremblez, tremblez, femme criminelle, l'heure du châtiment est venue!... Jeannot mourra dans

l'impénitence finale et sera livré aux feux éternels!!!

— Oh! mon Dieu! est-ce possible...

— Et c'est vous, entendez-moi bien, vous, Jeannette, qui serez responsable devant Dieu de la perte de son âme... Quant à la vôtre, tremblez, tremblez, je vous le répète!...

— *Ouais!* mon Dieu! monsieur le curé, dites-moi ce qu'il faut faire pour racheter mes péchés?

— Si votre repentir est sincère, il existe peut-être un moyen de prévenir ces épouvantables malheurs.

— Oh! parlez, monsieur le curé, je vous obéirai en tout... Sur le saint nom de la bonne Vierge de Sept-Fontaines, je vous le promets.

Le curé parut se recueillir un instant et feignit de murmurer une prière; mais en voyant la façon méphistophélique dont ses yeux roulaient dans leurs orbites, on devinait que le rusé compère s'occupait plus de ses intérêts temporels que des affaires spirituelles du moribond.

Il releva tout à coup la tête et dit d'un ton ferme :

— Vous êtes riche, Jeannette?

— Riche... Ah! *lâmoi!* regardez autour de vous, monsieur le curé.

— Ne cherchez pas à me tromper, et n'ajoutez pas le mensonge à la criminalité de votre existence... Vous avez de l'argent...

— Ah! Jésus, Seigneur... peut-on dire...

— Vous en avez, je le sais, vous dis-je.

Jeannette se mit tout à coup à trembler comme une feuille de tilleul rudement secouée par le vent d'automne, et au bout de quelques secondes d'hésitation, elle bégaya d'une voix chevrotante :

— Eh bien! puisque vous me le commandez... je vais vous dire toute la vérité.

— Enfin! répliqua le prêtre avec une évidente satisfaction.

— Oui, monsieur le curé... Des fois, comme ça, moi et mon pauvre Jeannot nous avons mis quelques sous de côté pour ne pas mendier, lorsque nous serons tout à fait infirmes.

— Vous voyez jusqu'où peut conduire l'amour de l'argent, cette hideuse passion qui est la principale cause de tous les crimes qui souillent l'humanité. Afin de garder le vôtre, vous poussiez l'audace jusqu'à mentir à votre pasteur.

— Je vous demande bien pardon, mon bon monsieur le curé; maintenant qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

— Allez chercher la somme que vous cachez et remettez-la-moi.

— *Ouais!* mon Dieu! est-ce possible? s'écria la pauvre femme saisie d'épouvante et de stupéfaction.

— Il le faut... Je consacrerai cet argent à dire des messes pour atténuer la colère de Dieu.

— Mais pourtant...

— Malheureuse! vous voulez donc être précipitée avec ce misérable jusqu'au fond des noirs

abîmes de l'enfer! répliqua le prêtre en faisant un geste sinistre.

— Grâce, monsieur le curé!...

— Donnez-moi cet argent pendant qu'il en est temps encore, et remerciez la Providence qui m'a inspiré la bonne pensée de vous arracher aux griffes de Satan.

L'aveugle, rendu muet par l'indignation, levait les mains au ciel comme pour intercéder sa protection. Les puissances célestes étaient sans doute occupées à des choses qui absorbaient tout leur temps, car elles laissèrent le disciple de Tartufe perpétrer librement le tour d'escamotage qu'il méditait.

Dominée par l'audace de ce prêtre indigne, Jeannette fit lentement quelques pas vers la paroi de l'antre, et prit dans une anfractuosité de rocher un bas grossier, noué en forme de sac, où elle avait déposé, jour par jour, depuis trente ans, ses infimes économies.

Cette petite sacoche contenait près d'un millier de francs.

Dans son ardeur pour le salut du pauvre Hongrois, le curé s'élança vers le sac d'argent et l'arracha en quelque sorte des mains de la malheureuse créature.

— Ne vous occupez désormais de rien, Jeannette, dit-il en serrant fébrilement sa précieuse conquête, je pourvoirai, dans la mesure de votre état, à tous vos besoins spirituels et temporels.

Il rejeta son bonnet, ou plutôt son éteignoir en

arrière, et s'enfuit, les traits contractés par une hideuse grimace exprimant une satanique fourberie unie à la plus basse cupidité.

Debout au milieu du taudis, la pauvre vieille Jeannette pleurait silencieusement.

III

Le lendemain le docteur M... vint voir Jeannot. Après l'avoir examiné, il demanda à Jeannette si elle lui avait fait prendre les remèdes prescrits la veille.

La bonne femme resta muette.

— Pourquoi n'avez-vous pas suivi mes instructions? reprit-il d'un ton mécontent.

— Mon Dieu, monsieur le médecin, je vais vous dire...

— Eh bien?

— Nous n'avons point d'argent, lâmoi!...

— Il fallait me prévenir, je vous en aurais donné; je croyais que vous possédiez des économies?

— Nous avions bien mis quelques sous de côté, mais...

— Mais?

— M. le curé est venu, et il nous a tout pris...

— Comment, tout pris? répliqua le docteur avec animation; c'est impossible...

— C'est cependant la pure vérité, je le jure sur les cendres de ma pauvre mère, que le bon Dieu ait son âme!

Le visage du docteur exprima d'abord le doute, tant l'assertion lui semblait excéder les bornes de la raison; mais l'accent de sincérité de la bonne femme ne tarda pas à le convaincre.

— Ah! vous avez fait là un joli coup, ma pauvre Jeannette, lui dit-il avec commisération... Vous n'auriez jamais dû prêter l'oreille aux insinuations du curé.

— Je n'ai malheureusement pas été maîtresse de faire à ma volonté.

— Quoi, il aurait usé de violence à votre égard?

— Non, monsieur, pas tout à fait... Mais M. le curé m'a dit qu'il voulait emporter l'argent en s'en allant.

— C'est incroyable.

— Oh! je ne mens pas, allez... le curé a dit comme ça qu'il lui fallait tous nos sous pour nous racheter de l'enfer.

— Eh bien, allez les reprendre de suite, et dites à cet homme que c'est moi qui vous envoie.

— Seigneur Jésus! je n'oserai jamais.

— Allez, vous dis-je, et surtout ne revenez pas sans votre argent.

Le docteur ne se retira qu'après avoir reçu de la bonne femme la promesse formelle qu'elle allait se rendre à l'instant même chez le prêtre.

Jeannette remit la garde du malade à une voisine et se dirigea en tremblant vers le presbytère.

Elle rencontra le curé devant sa maison. A la vue de la bonne femme, il fronça les sourcils et releva la tête d'un ton superbe.

— C'est vous, Jeannette, dit-il, pourquoi avez-vous quitté le chevet du moribond?

— Voilà, monsieur le curé... Nous n'avons plus de sous et le médecin dit qu'il faut des remèdes.

— Des remèdes! ce n'est pas moi qui les fabrique.

— Bien sûr, monsieur le curé; mais il faut de l'argent pour en avoir chez le pharmacien... et le médecin m'a dit de venir vous redemander nos sous.

En entendant ces mots, le curé sembla pétrifié d'étonnement, et la pauvre Jeannette recula de terreur en voyant l'expression sinistre de sa physionomie.

— Si vous pouviez seulement me remettre une pièce de cinq francs... murmura-t-elle, ce serait peut-être assez pour le moment.

— Hein! vous me réclamez de l'argent?

— Rien que cinq francs, monsieur le curé...

— Mais je n'en ai point à vous, malheureuse...

Cette brutale déclaration finit par révolter l'esprit cependant si pacifique de Jeannette, et elle répliqua en ouvrant de grands yeux :

— *Ouais!* mon Dieu! est-ce bien vous, monsieur le curé, qui pouvez me parler comme ça?

— Je vous répète que je n'ai point d'argent à vous; il ne peut sans doute être ici question de la

somme que vous m'avez remise dans le but de dire des prières pour racheter vos forfaits.

— Cependant...

— Cette réclamation m'outrage, vous avez l'air de dire que je veux m'approprier de l'argent qui ne m'appartient pas; vous me prenez donc pour un malhonnête homme?

— Pardon, monsieur le curé, mais...

— Taisez-vous, vous êtes une insolente!...

— Oh! que je suis donc malheureuse... Vous m'aviez cependant promis hier de ne me laisser manquer de rien...

— N'ai-je pas prié déjà pour l'expiation de vos crimes?

— Mais c'est des médicaments qu'il me faudrait.

— La somme que vous me réclamez ne m'appartient pas, et je n'en suis plus dépositaire; c'est maintenant la propriété de l'Église, c'est l'argent du bon Dieu, c'est l'argent des pauvres.

— Alors, mon bon monsieur le curé, prêtez-moi quelques sous des vôtres... bégaya la malheureuse complétement bouleversée par l'escobarderie du prêtre.

— Allez, allez, bonne femme, répliqua le Basile aubinais en adoucissant sa voix, vos voisins sont chrétiens et par conséquent charitables, ils ne vous laisseront pas manquer du nécessaire.

— Enfin, qu'est-ce que vous avez fait de nos sous? balbutia la malheureuse Jeannette à bout de patience.

— Soyez tranquille, cet argent sera purifié par la sainteté du lieu où je l'ai déposé ; il est au couvent de la Transformation...

Le madré personnage leva la corne de son chapeau et se retira, laissant la pauvre femme plongée dans une douleur voisine de l'idiotisme.

Pierrette comprenait qu'il lui était impossible de lutter d'éloquence sacrée avec un compère de cette force, aussi ne chercha-t-elle pas à le retenir.

Mais une nouvelle idée lui passa par la tête.

— Si j'allais voir au couvent de la Transformation, se dit-elle ; peut-être bien qu'on m'écouterait?

Cinq minutes après, elle sonnait à la porte de cette sainte maison.

La sœur tourière la reçut du haut de sa morgue et de sa guimpe. On eût dit que la blanchisseuse de l'établissement avait mis de l'empois jusqu'à sa gorge, tant sa voix était dure et stridente.

— Que voulez-vous, bonne femme? dit-elle en jetant un profond regard de mépris sur la visiteuse.

— Je voudrais parler à M. le directeur.

— Pourquoi?

— Mais, mon Dieu! pour lui parler.

Après avoir haussé les épaules à plusieurs reprises, la religieuse se décida à faire prévenir le directeur. Celui-ci arriva bientôt au parloir.

— Que voulez-vous, la mère? dit-il à Jeannette.

— C'est M. le curé qui m'a dit que vous avez mon argent.

— Votre argent?...

— Oui, monsieur, il me faut cent sous pour le pharmacien, s'il vous plaît.

— Allons donc, vous êtes folle, ma bonne femme, répliqua le directeur en tournant le dos; faites-moi le plaisir de sortir d'ici à l'instant.

Puis s'adressant à la sœur tourière, il ajouta d'un ton impérieux :

— Dispensez-vous à l'avenir d'ouvrir la porte à de tels mendiants, car la gravité de mes occupations ne me permet pas de leur donner audience.

— Mais, monsieur le directeur, ayez un peu de pitié pour les malheureux... je vous dis que j'ai absolument besoin de cinq francs.

— Allez, allez, bonne femme; vous êtes valide, ma chère, et vous pouvez fort bien travailler pour gagner votre vie.

La sœur prit en même temps la pauvre Jeannette par les épaules et la poussa dans la rue.

Atterrée de douleur et de désespoir, la malheureuse s'affaissa sur le sol, le dos appuyé contre le mur du couvent, et elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

Les vignerons qui passaient en revenant des champs s'approchèrent d'elle avec intérêt.

— Comment, c'est vous, pauvre Jeannette, lui dirent-ils, pourquoi êtes-vous dans une telle désolation?

La malheureuse femme raconta alors, d'une voix entrecoupée de violents sanglots, la triste histoire de la maladie de Jeannot et de la visite du curé, visite qui avait eu de si funestes conséquences.



Jeannette mise à la porte du couvent.



Tentative de démolition du couvent par les paysans.

En apprenant l'odieuse injustice que le prêtre venait de commettre au préjudice de ces pauvres gens, les vignerons indignés se montèrent la tête et allèrent même jusqu'à proposer de détruire le couvent.

Heureusement pour eux, l'exécution de ce projet insensé fut paralysée par l'intervention opportune de l'autorité municipale.

Mais la vieille Jeannette ne parvint jamais à recouvrer un seul centime de ses épargnes, et huit jours après, le Hongrois mourut, soulagé, en effet, comme l'avait si judicieusement prédit le curé, par la charité publique.

La bonne femme s'éteignit quelques années plus tard à l'hôpital d'Aubin.

Quant au héros de cette aventure, il est allé depuis recueillir la récompense bien méritée de ses hauts faits en ce genre; car ceci n'est qu'un court chapitre de sa longue histoire.

Mais ce vertueux prêtre a dû trouver, dans son inépuisable charité, une protection efficace auprès des puissances célestes. N'était-il pas le véritable ami des vieillards?

Non content de leur aplanir la route du ciel, il travaillait encore à leur rendre le séjour de la terre agréable, en les débarrassant des soucis que cause toujours la possession des biens temporels.

Rougis de honte, Basile, tu n'étais pas digne d'arriver à la cheville de ce grand homme.

Si l'auteur de cet opuscule doit aller en paradis,

il avoue qu'il n'aimerait pas à y rencontrer le curé d'Aubin; quant à l'enfer, cela lui serait à peu près égal, quoiqu'il n'aime à être nulle part en mauvaise compagnie.

ÉPILOGUE

Fidèle à sa parole, l'auteur de cette brochure vient de raconter une partie de l'histoire de l'ancien curé d'Aubin. Il avait fait à ce prêtre, quelques années avant sa mort, la promesse de remplir cette tâche.

Les mânes de ce héros de sacristie tressailleront, sans doute, d'aise à l'apparition de ce petit ouvrage, si toutefois des mânes peuvent tressaillir.

Quoi qu'il arrive, l'auteur a la conscience d'avoir accompli un devoir sacré, en dévoilant quelques-unes des innombrables turpitudes d'un prêtre qui a constamment fait servir la religion à seconder ses instincts de fraude et de rapine.

Maintenant que justice est faite, il dépose la plume avec le désir de ne jamais la reprendre pour la replonger dans une semblable fange.

FIN.

